

Chroniques de l'arrière-pays, Sainte-Anne-du-Lac, en soixante-quinze ans

Paulette Dupuis

Volume 13, Number 2, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)

1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, P. (2007). Chroniques de l'arrière-pays, Sainte-Anne-du-Lac, en soixante-quinze ans. *Histoire Québec*, 13(2), 11–14.

Chroniques de l'arrière-pays, Sainte-Anne-du-Lac, en soixante-quinze ans

par Paulette Dupuis

Paulette Dupuis est active dans le monde des arts depuis plus de 40 ans et travaille à son atelier de Sainte-Anne-du-Lac où elle habite. Elle est l'auteure d'une mythologie planétaire intitulée « Contes tenus des temps présents » dont un premier conte fut publié en livre d'artiste et exposé au Centre culturel de Mont-Laurier en 1996.

En 1992, elle célèbre à sa manière le 75^e anniversaire de sa municipalité en rédigeant des chroniques afin de capter un reflet de cette beauté qui l'émeut depuis vingt ans et de rendre l'esprit de ce village à la fois unique et représentatif des bâtisseurs du Québec. Elle choisit alors de suivre le déroulement des saisons pour peindre les couleurs des « gens d'ici » qui ont ouvert leurs cœurs et donné vie par le souffle de leurs souvenirs à ce voyage vers nos racines...

Il y a eu une saison

qui a précédé les autres... Un jour... sur la rivière glisse un canot remontant le courant jusqu'au lac, jusqu'à l'emplacement d'un village qui n'est qu'un rêve dans l'œil de ces hommes venus en avant-coureurs.

Ils sont accueillis par les familles

qui y vivent sur les berges et sur l'île, on l'appelle l'île du Héron bleu, dans ce territoire de la Tapani, aux eaux poissonneuses, à la forêt giboyeuse dense d'arbres comme on n'en voit plus ici.

L'histoire raconte qu'ils ont partagé le repas de ces habitants amérindiens. Nous sommes en 1911, c'est la première de plusieurs expéditions. Les obstacles à abattre sont nombreux, et seule la détermination vaincra.

On raconte qu'à cette époque la maison d'un colon fut brûlée par les gens de la compagnie forestière. Saluons le courage de ces hommes debout, décidés à rester, décidés à recommencer, et qu'aucune adversité ne saurait faire reculer.

Voici nos premières racines...

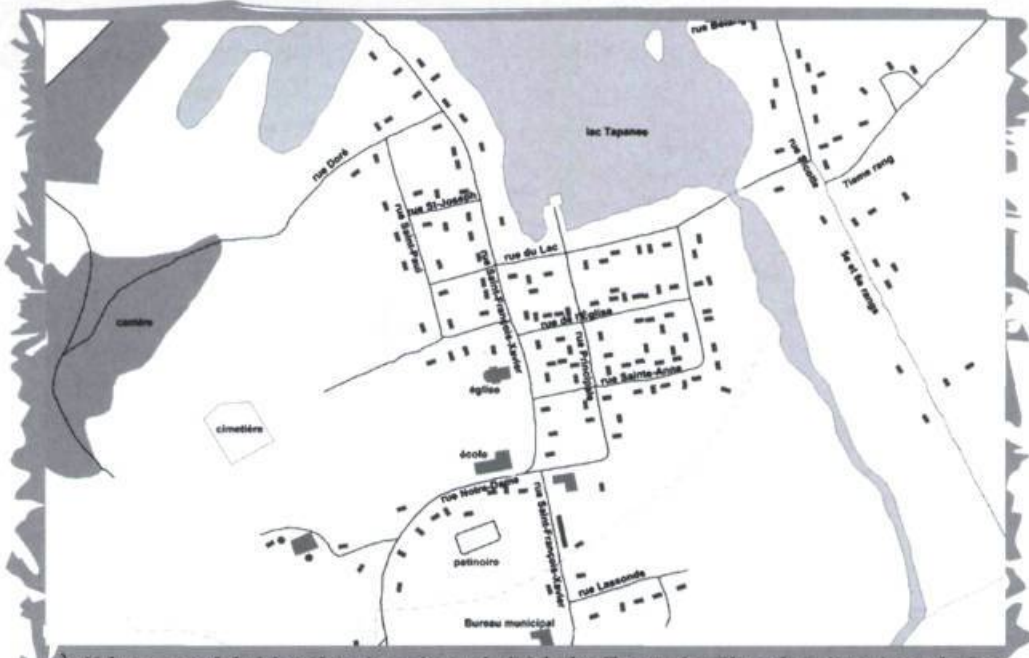
Et vint le premier printemps...

qui s'inscrit dans le registre officiel, qui marquera le début de la longue saison où il faut défricher; il faut essoucher en ce beau mois de mai 1916, alors qu'un rêve se réalise.

En cette saison où le cœur ose y croire, on a vu l'arrivée de trente à quarante familles... Toutes sont venues bâtir une vie nouvelle, préférant le rude corps à corps avec la nature,

loin de la guerre et de ses horreurs... Toutes sont venues se tailler une place dans ce havre de paix...

Elles se sont établies dans cette petite vallée accueillante, bordée de monts et de montagnes, qui contourne le lac, son joyau. Cette vallée s'étend de chaque côté des rives de la rivière qui en découle, reculant ainsi ses frontières sauvages.



À 48 km au nord de Mont-Laurier et à proximité du lac Tapani, le village de Sainte-Anne-du-Lac est la porte d'entrée d'un immense territoire de chasse et de pêche

Écoute mon histoire composée au jour le jour

depuis plus de 75 ans; c'est l'histoire d'un coin de pays. Hier encore, il appartenait à la forêt, et certains d'entre nous y étaient. On en parle encore.

Des hommes et des femmes GRANDEUR NATURE ont su se dépasser pour survivre et durer. Il a fallu conquérir la terre avant de se l'approprier... C'était au temps où les volées d'outardes annonçaient la drave et le retour des hommes, après un long hiver de labeur au chantier.

C'est au temps du dégel que les chemins défoncent

que les familles se retrouvent isolées, que les liens se resserrent sur le rang par l'entraide... et par la douleur partagée quand la jeune femme meurt en couches, victime du peu de moyens dont on dispose aux alentours.

Au printemps, l'hirondelle revient. Quels arômes que cette épinette et cette terre mouillée. C'est la saison des merisiers en fleur, la période des grandes espérances alimentées par cette odeur de renouveau et de liberté qui flotte dans l'air. L'accordéon nous fait danser et chanter. On s'amuse aussi fort qu'on travaille.

Et... déjà, on pense à l'hiver prochain

il faut agrandir le carré de terre cultivable. On retrousse les manches et on met la main à la pâte; c'est en famille « qu'on passe au beau noir » et qu'on laboure et sème tant bien que mal. Comme on s'aime !

La chaleur s'installe...

Les enfants vont nus-pieds à l'école et aux champs, taquinent la truite, portent l'eau et... rient... et continuent à rire. Rire la belle saison venue réjouir les cœurs et parler de moisson.

Passent les semaines et les mois. Nous voici à l'été du début des années trente. La nécessité et la misère poussent d'autres hommes vers l'arrière-pays. On dit qu'ils furent nombreux à demander pour seul salaire le gîte et la nourriture.

Les colons des premières années

sont devenus de petits fermiers riches de l'abondance de la nature. Les pauvres aident les plus pauvres. C'est l'époque où l'homme engagé apporte un peu de répit à la femme.

Car, en ce temps-là, même à l'été, les hommes partent, laissant la famille et les travaux de la ferme... pour aller « guider » ou surveiller à la tour à feu. Quelques-uns reviennent aux deux ou trois semaines pour voir au plus pressant et aimer la femme...

Un bon matin, l'érable portera sa première feuille rouge.

L'épilobe se fanera et fleuriront les eupatoires et les verges d'or. La femme saura que la belle saison tire à sa fin et surveillera la pleine lune d'août, dangereuse pour la gelée au jardin.

Seule, en cette première nuit fraîche, elle veille, le ventre

gros, à quoi pense-t-elle? Peut-être revoit-elle les journées de cueillette ou contemple-t-elle sa moisson de provisions pour l'hiver. Prépare-t-elle une nouvelle layette? Comment dort son homme, ce soir? À la belle étoile?

L'homme est parti pour travailler.

La femme est seule, seule, seule¹.

Elle jette une bûche ou deux dans le poêle, souffle la lampe et s'endort en appelant des temps plus doux. Voilà sa prière... La rengaine partagée par combien de femmes en ce pays?

L'homme est parti pour travailler, la femme est seule à s'ennuyer.²

Je vous parle d'un temps où les saisons

réglaient le rythme des travaux et des jours, dans la forêt habillée de toutes ses couleurs. Les originaux s'appellent à l'amour sur ce territoire où on s'attelle pour tâcher de s'arracher une vie.

La cloche de l'école de rang ordonne le retour en classe

en cet automne de début de guerre. On croisera d'autres hommes venus trouver refuge, accueillis, protégés par la loi du silence. Quelques-uns resteront, d'autres repartiront. En 1945, Sainte-Anne-du-Lac demeure en paix.

En cette saison de chasse, le gibier, c'est pour les autres. Les hommes d'ici rameront de toute la force de leurs bras pour quelques sous par jour...

C'est le guide. Il connaît son territoire que les riches exploitent, autant qu'il est lui-même exploité.

Pendant que le monde courait à sa perte, eux couraient pour fuir la guerre et sa folie. Ils ont pris racine ici, travaillant de l'aube à la grande noirceur, une vie de labeur et d'endurance qui a laissé dans la mémoire un sentiment de bonheur.

Pour passer l'hiver, les familles se nourriront de ce qu'elles auront ramassé... Il faut vider le jardin, couper et fendre le bois de chauffage, faire boucherie, récupérer les peaux, tondre les moutons et filer la laine, peut-être même construire une rallonge.

Et puis reviennent les volées d'outardes qui rappellent les hommes au chantier, le fils

encore si jeune hier suivra aujourd'hui son père. C'est donc elle qui s'acquittera de toutes les tâches avec les plus jeunes et les plus vieux. Croyante et aimante, elle espère par la prière.

Et tandis qu'au jour le jour, et que d'une saison à l'autre ce territoire de colonisation s'affirme et prend sa place dans l'organisation du pays, les nouvelles inventions nous rejoignent. À l'écoute de la radio, une fenêtre s'ouvre sur le monde. Que nous réserve donc cette nouvelle époque?

Et quand soufflent les grands vents

et que viennent les pluies de novembre, elle tricote sa famille comme un bon bas de laine dans l'arrière-pays des Laurentides. Elle voit un nouveau jour se lever sur des temps plus cléments. Rendons grâce... Le fardeau s'allège.

Si les saisons ne s'imposent plus comme avant

les premières neiges seront toujours un événement. La grisaille de l'automne devient lumière. On se tourne vers l'intérieur et vers le feu, dans ces maisons qui offrent maintenant le confort et la modernité. Quand les nuits sont plus longues que le jour, c'est signe qu'on vit maintenant l'hiver de noirceur et que le temps des Fêtes bat son plein. On fait cuire les tartes et les pâtés, car on sait recevoir son monde. Les maisons bourdonnent, et on danse le rigodon.

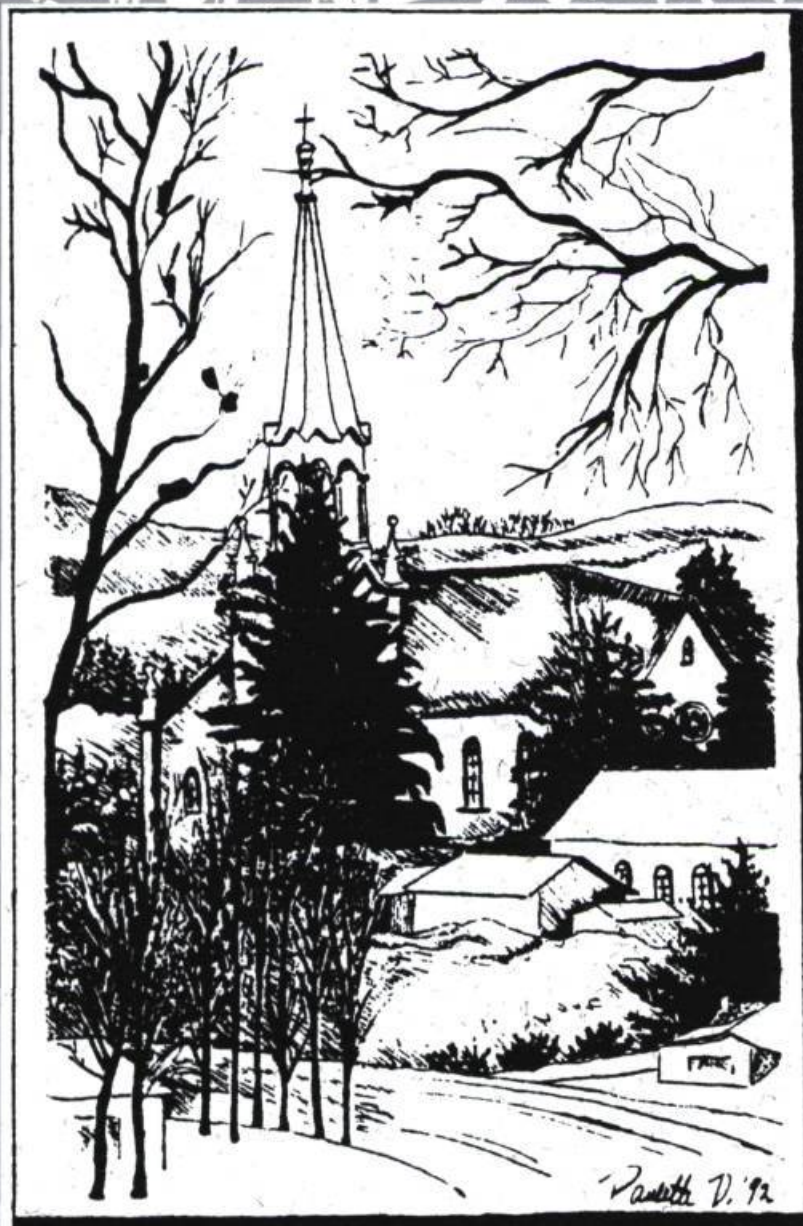


Illustration de Paulette Dupuis. (Source : Chroniques de l'arrière-pays [ensemble multi-support] : Sainte-Anne-du-Lac en SOIXANTE-QUINZE ANS, Éditions de la Parole vivante, 1992)

Janvier allume son ciel d'aurores boréales.

L'hiver de froid est maître. *Y en a qui trappent... y en a qui bizouent* ou qui *patentent* un peu de tout ou de rien. Elle tisse; elle coud; elle tricote; c'est la saison où on a le temps. Et quand viendront les giboulées de mars et que régnera l'hiver de vent, on se mettra à attendre l'outarde et l'hirondelle, toujours fidèles au rendez-vous. Aujourd'hui, les chantiers sont fermés; la forêt a été vidée de son bois.

L'allure de la ferme a bien changé

La scie mécanique a remplacé le godendard; on roule en autos sur des chemins fraîchement pavés. Pourtant, malgré toutes les nouveautés, toute la modernité, il flotte dans l'air comme un malaise. Acculés au pied du mur, plusieurs sont contraints d'abandonner la terre.

C'est ainsi qu'on voit disparaître la majorité des fermiers. Seuls quelques-uns deviennent assez solides financièrement pour fonder une entreprise agricole. Une grande partie de la population emprunte le chemin vers la ville, vers les

emplois. Après une vie de travail, voilà qu'ils aboutissent au chômage! Qu'est-ce qui a bien pu se passer?

Le sentiment d'appartenance se cherche

dans le passé ainsi que dans les projets d'avenir... La vie dure d'antan a produit une vieillesse forte, tandis que c'est la vie facile et moins physique d'aujourd'hui qui fait courber l'échine. Quelle est la morale de cette histoire?

Mon Dieu, j'ai t'y un pays pour m'accoter?

Depuis cette première messe de Noël

chantée en langue amérindienne à l'église du village, miroir et pilier de la communauté. On s'y rencontre pour le culte. C'est là qu'on fait des affaires, qu'on *politicaïlle*. Bientôt, tous les enfants se rendent à l'école.

Sainte-Anne-du-Lac... on fête aujourd'hui tes 75 ans. C'est l'âge d'un aïeul, d'une vie humaine. Tu as vécu toutes les étapes de développement : des espaces sauvages à la vie moderne.

Il y a eu un temps où l'on disait... qu'on allait

faire un *bi*. (NDLR : une corvée en groupe). Maintenant, on parle de gérer son entreprise. Autrefois, on disait qu'il fallait faire avec tout ce qu'on avait; aujourd'hui, on dit qu'on va faire de la récupération. C'était à l'époque où on avait le temps et qu'on s'appartenait; à c't'heure, c'est la vitesse qui nous échappe.

On s'arrête.

On contemple le fruit mûr, et les yeux tournés vers l'an 2000, on laisse l'héritage soutenir la descendance.

Patiemment, amoureuxment...

Vous étiez là. Vos enfants nous mèneront vers le centenaire. C'est le début d'une nouvelle tranche d'histoire.

D'autres hommes et femmes
GRANDEUR NATURE
qui se cherchent une destinée.

Voici le visage et l'âme d'un pays.

OUI

Nous avons bel et bien
PRIS RACINE

Notes

¹ Tirés de la chanson : *Ah que l'hiver!*, de Gilles Vigneault.

² *Ibid.*



Illustration de Paulette Dupuis. (Source : Chroniques de l'arrière-pays [ensemble multi-support] : Sainte-Anne-du-Lac en SOIXANTE-QUINZE ANS, Éditions de la Parole vivante, 1992)